Zeitschrift: Bulletin de la Société Vaudoise des Sciences Naturelles
Herausgeber: Société Vaudoise des Sciences Naturelles
Band: 43 (1907)
Heft: 158

Artikel: La vallée de conches en Valais
Autor: Biermann, Charles
Kapitel: V: Le mouvement de la population
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-268115

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CHAPITRE V

Le Mouvement de la population.

Densité.

Egrenée tout le long de la grand'route, et parfois sur l'autre rive du Rhône dans des sites visibles de loin, la population semble plus nombreuse qu'elle ne l'est. Il est vrai qu'il serait juste de laisser de côté le territoire improductif : glaciers, névés, rochers et lacs de haute montagne qui recouvrent presque la moitié de la surface totale, 257 kmq. sur 528,7. Par contre on ne peut, dans le calcul de la densité, faire de même abstraction [1] des vastes espaces consacrés aux forêts et aux pâturages d'été [2], qui contribuent à l'existence de ce peuple éminemment pastoral, tout autant que la zone cultivée, restreinte au versant debout [3]. On trouve ainsi 15 habitants au kmq. en 1900 [4].

Ce coefficient n'a que peu varié dans le cours du dernier siècle. En 1811 [5], la population concharde était de 3682 habitants ; en 1842, de 4393 hab. ; en 1846 [6], de 4709 ; en 1850, de 4102 ; en 1860, de 4449 ; en 1870, de 4409 ; en 1880, de 4445 ; en 1888, de 4192 ; en 1900, de 4204 habitants. Les six derniers recensements seuls, opérés par

---

[1] La carte de la densité qui accompagne ce chapitre (planche 13) a dû être établie sur des principes différents, vu l'absence de délimitation précise entre communes voisines dans la région improductive et même souvent dans celle des pâturages et des forêts. Il a fallu s'y baser sur la zone cultivée et des prairies basses seule, si bien que les chiffres de densité, indiqués dans la légende, n'ont qu'une valeur relative.

[2] Forêts 6000 ha. environ ; pâturages proprement dits, 8700 ha.

[3] Partie inférieure raide d'un versant, de profil concave.

[4] 8, si l'on calcule d'après la surface totale.

[5] Ou en 1816. Bridel, qui donne ces chiffres dans son *Essai statistique sur le canton de Vallais*, p. 38, n'indique pas précisément à quelle année ils se rapportent.

[6] Cités par Furrer. *Statistik von Wallis*, p. 53.

la Confédération suisse, présentent des garanties d'exactitude suffisantes. Celui de 1811, où la divergence est la plus accusée, vit ses résultats influencés par plusieurs circonstances ; la conscription avait envoyé un grand nombre de jeunes Valaisans dans les armées de Napoléon ; d'autres surent se soustraire au recensement, dont ils devinaient le but militaire ; enfin, peu d'années auparavant[1], les luttes acharnées soutenues contre la France de la Révolution par les Haut-Valaisans, ne s'étaient terminées que par le massacre de ceux-ci. Rapprochés de ceux de 1850, les chiffres de 1846 deviennent suspects ; il paraît difficile qu'en quatre ans la population de Conches ait diminué de 600 habitants, alors qu'elle s'est maintenue entre 4100 et 4450 dans les cinquante dernières années.

La population concharde reste stationnaire, malgré l'excédent de 4,8 °/₀₀ des naissances sur les décès. Ceux-ci sont fréquents surtout dans la première enfance, ce qui est imputable à l'éloignement du médecin[2], à l'ignorance des mères, à la mauvaise hygiène des nourrissons. Il s'y ajoutait jadis de terribles épidémies dont les documents historiques[3] nous ont conservé le souvenir. Les dévastations des torrents et des avalanches étaient plus meurtrières qu'aujourd'hui. Par l'appât des grosses soldes, du butin et du pillage, des pensions et des distinctions honorifiques, le service militaire étranger arrachait au pays la plupart des jeunes gens. Conches, qui disputait à Sion la préséance politique, fournissait à la République une grande partie de ses magistrats et de ses fonctionnaires supérieurs et subalternes, civils, militaires ou religieux. Beaucoup de

---

[1] En 1798-1799.

[2] 33 °/₀ des décès seulement sont accompagnés d'une attestation médicale. Il n'y a qu'un médecin diplômé, établi à Munster.

[3] Cf. Gremaud. *Documents relatifs à l'histoire du Valais*, V, p. 403 ; Stebler, *Goms und die Gomser*, p. 42 ; Furrer, o. c., p. 38.

familles puissantes quittaient la haute vallée pour s'établir au chef-lieu ; elles se faisaient accompagner de quelques-uns de leur compatriotes qu'elles installaient auprès d'elles. C'est ainsi qu'il se fonda une colonie de Conchards aux portes de Sion, à Bramois, où la langue allemande est parlée encore maintenant par le tiers des habitants [1], quoique toute la contrée avoisinante ait été reconquise par le français. Aujourd'hui les épidémies sont rares, les capitulations militaires sont interdites par la Constitution fédérale, l'élément bas-valaisan tend, à Sion, à remplacer le haut ; l'émigration seule annihile l'excédent de la natalité et maintient dans la vallée de Conches une densité toujours égale.

Emigration et immigration.

Quelques Conchards ne quittent la commune où ils sont nés que pour une commune voisine : femmes qui se marient hors de leur village, maris qui s'installent sur les terres de leur femme, collatéraux qui entrent en possession d'un héritage. Ces nouveaux venus sont vus de mauvais œil, sont considérés comme des intrus. L'animosité si fréquente entre localités contiguës est d'autant plus vive en Conches que les agglomérations sont plus contractées sur elles-mêmes, que la vie cellulaire est plus fortement organisée. Devenue veuve, la femme étrangère reste isolée dans son nouveau village, n'ayant pas avec ses voisins le lien d'une enfance passée en commun, exposée au ressentiment des femmes que son mari avait dédaignées pour elle ; elle se rapproche de celles qui sont dans la même situation qu'elle, pour former un petit groupe à l'écart du reste des natifs.

Cependant les ressources de la vallée sont trop peu variées pour tenter l'ambition des émigrants. La route de Brigue s'allonge devant eux. A l'issue du défilé de Mörel, voilà la grande plaine du Rhône, enrichie des alluvions du fleuve, fécondée par un soleil méridional. Les prairies

[1] En 1860, les deux tiers.

humides, les champs de blé, de millet, les arbres fruitiers récompensent richement l'activité du paysan. Mais, pastoral et communautaire déraciné, le Conchard préfère à la campagne la ville. La gendarmerie, le service dans les hôtels l'attirent spécialement.

Quelques-uns vont plus loin encore. Le chemin de fer les amène jusqu'aux bords du Léman. Dans les villes riveraines, à Lausanne[1] surtout, puis à Genève et à Fribourg, où ils retrouvent plus de coreligionnaires, c'est là que se sont fixés la majorité[2] des Conchards émigrés en Suisse.

Les places qu'ils laissent vides, d'autres les prennent. Le personnel des hôtels de la vallée est en partie étranger; plusieurs des hôteliers sont immigrés du Tyrol; les négociants sont venus d'Italie. Les douaniers et gardes-frontière, établis par la Confédération suisse, à Binn et à Ulrichen, sont le plus souvent des Vaudois. Mais, au total, l'immigration a peu d'importance et ne fournit à Conches que le dixième de ses habitants.

Les recensements officiels n'en décrivent cependant pas tous les détails, et l'on est autorisé à croire que le mouvement de la population est bien plus complexe qu'il ne semble. Ainsi[3] toutes les familles d'Ulrichen ont, dans le cours des derniers siècles, essaimé dans les villages et dans les pays voisins, et plusieurs ont même tout à fait disparu de la localité pendant un certain temps; d'autres venues

---

[1] Jusqu'à aujourd'hui, Vaud est le seul canton suisse avec lequel le Valais puisse communiquer directement et en toute saison. Aussi, malgré la différence de religion, les rapports entre les deux voisins sont très suivis et plusieurs des institutions charitables publiques du canton de Vaud sont accessibles aux Valaisans.

[2] 107 sur 187, en 1900. Des 4681 personnes nées en Conches, la répartition, en 1900, était la suivante : 3414 habitant la commune natale, 454 une autre commune de Conches, 626 un autre district du Valais, 187 un autre canton suisse.

[3] Cf. P. Am Herd, in *Denkwürdigkeiten von Ulrichen*, p. 67-75.

d'ailleurs n'ont fait que passer ; d'autres encore se sont éteintes à Ulrichen, mais subsistent à l'étranger.

Fluctuations dans l'espace.

Devant les facteurs d'évolution, le district de Conches ne s'est pas comporté tout entier de la même manière. Le bassin supérieur, que la forêt de Fiesch ferme à l'aval, a éprouvé une diminution presque continue du nombre de ses habitants, tandis que le palier inférieur, de Steinhaus à Lax et à Binn, voyait non moins régulièrement les siens augmenter [1]. La courbe ascendante de Fiesch est particulièrement hardie : en 50 ans la population de cette commune a presque doublé : 245 habitants en 1850, 467 en 1900. Autrefois, Fiesch était négligé par les voies de grande communication ; le chemin muletier descendu du Grimsel, passait à Niederwald sur la rive gauche qu'il suivait jusqu'à Ernen, pour franchir le Rhône, une seconde fois, au pied de Lax. Par la construction, entre 1850 et 1860, de la grande route de Conches qui s'élève par plusieurs lacets à la hauteur de la forêt de Fiesch, et traverse celle-ci en côtoyant l'abîme, le développement de Fiesch fut singulièrement favorisé : les produits de son fertile territoire trouvèrent un écoulement facile ; la magnificence des glaciers voisins, l'étendue du panorama de l'Eggishorn, la poésie du lac de Merjelen devinrent accessibles au tourisme qui débutait ; des hôtels se construisirent, non seulement au village, mais encore en plein pâturage et jusqu'au bord du glacier ; les industries connexes : bazars, comptoirs de minéraux rares, de cartes postales illustrées, épiceries, cordonneries, se groupèrent autour d'eux, et faute de place, suspendirent leurs légères et laides installations au-dessus de l'Eau-Blanche. Relai de poste, point de départ des visiteurs de l'Aletsch et de Binn, Fiesch est aujourd'hui le village le plus peuplé de Conches et le plus dense.

[1] Les Haut-Conchards ne représentent plus que les 53 o/o de la population totale du district, contre les 59 % en 1850.

Les communes du même versant, Lax, Fiescherthal et Bellwald lui-même, participèrent, à un degré moindre, de la fortune échue à Fiesch. Lax, à l'issue de la vallée, est commerçant ; plusieurs de ses ressortissants centralisent les produits de l'industrie laitière des environs et les exportent ; ce sont eux qui achètent les excellents fromages du Binnental ; plusieurs font un chiffre d'affaires considérable ; mais son territoire est trop exigu pour autoriser une population de plus de 200 âmes.

La variété des terrains où se creuse le site de Binn a souvent été mentionnée, avec la richesse des alpages qui en est la conséquence ; botanistes, minéralogistes, alpinistes, comme aussi simples citadins, épris du silence et de la solitude de cette vallée, se rencontrent dans l'hôtel construit en 1887, à Schmidigenhäusern. Qu'on y ajoute la contrebande avec l'Italie et l'on connaîtra les causes de l'accroissement de la population de Binn.

Les villages de la rive gauche du Rhône, Ernen, Muhlibach, Steinhaus, moins bien orientés, devaient leur vitalité antérieure à leur situation sur un grand chemin. Aujourd'hui ils sont isolés, le progrès passe à côté d'eux et les oublie ; ils sont délaissés par ceux que ne satisfait plus l'humble routine des ancêtres, la vie simple d'un peuple pastoral. Ernen a passé du premier rang qu'il occupa, il y a vingt ans encore, au troisième.

En amont, deux seuls villages accusent une augmentation. Celle de Munster est insignifiante (411 hab. en 1850, 417 en 1900) ; cette localité peut être qualifiée de stationnaire, au même titre que Niederwald, qui retrouve à 50 ans de distance exactement le même chiffre de population. Blitzingen, par contre, a absorbé successivement plusieurs petits hameaux voisins, devenant ainsi maître de beaux pâturages sur les deux versants de la vallée. Cette possession le met hors de pair avec les autres villages du comté, Selkingen, Biel, Ritzingen et Gluringen, tous en

déclin. Il est probable que la proportion plus considérable de terre à blé, offerte par les cônes de déjection, cessa d'être un avantage sérieux pour ces quatre communes de 90 à 120 habitants, juxtaposées à moins d'un kilomètre de distance l'une de l'autre, du jour où l'établissement de la grand'route permit les arrivages de céréales étrangères.

Toute la plaine du Haut-Conches, si exposée à la fureur des éléments, se dépeuple. On s'étonne, non de cette décadence[1], mais de l'opiniâtreté des montagnards à demeurer là. C'est que leurs villages, Obergestelen, Ulrichen et Zum Loch principalement, jalonnent la voie qui, par le Grimsel et le Gries, reliait le Milanais avec les cantons suisses et la Souabe. Plus directe que le Simplon, moins dangereuse que le Gothard, elle fut préférée à ces deux passages, jusqu'à la construction des routes carrossables et au percement des tunnels transalpins. Ce fut la mort de Zum Loch dont les habitations furent démolies ou transportées ailleurs, l'une après l'autre. Il n'en restait plus qu'une[2], en 1904, avec une chapelle et quelques granges.

Les recensements de la population ne renseignent pas sur l'émigration hors de Suisse. Elle n'est point négligeable. Elle commence souvent par être temporaire : des jeunes gens, du Bas-Conches surtout, qui ont passé l'été dans les hôtels de montagne, comme sommeliers ou secrétaires, portiers ou femmes de chambre, s'en vont en hiver à Nice et à la Riviera remplir les mêmes fonctions. Les capitales catholiques, Paris et Rome, les attirent aussi et les retiennent plus longtemps, le temps d'amasser un petit pécule.

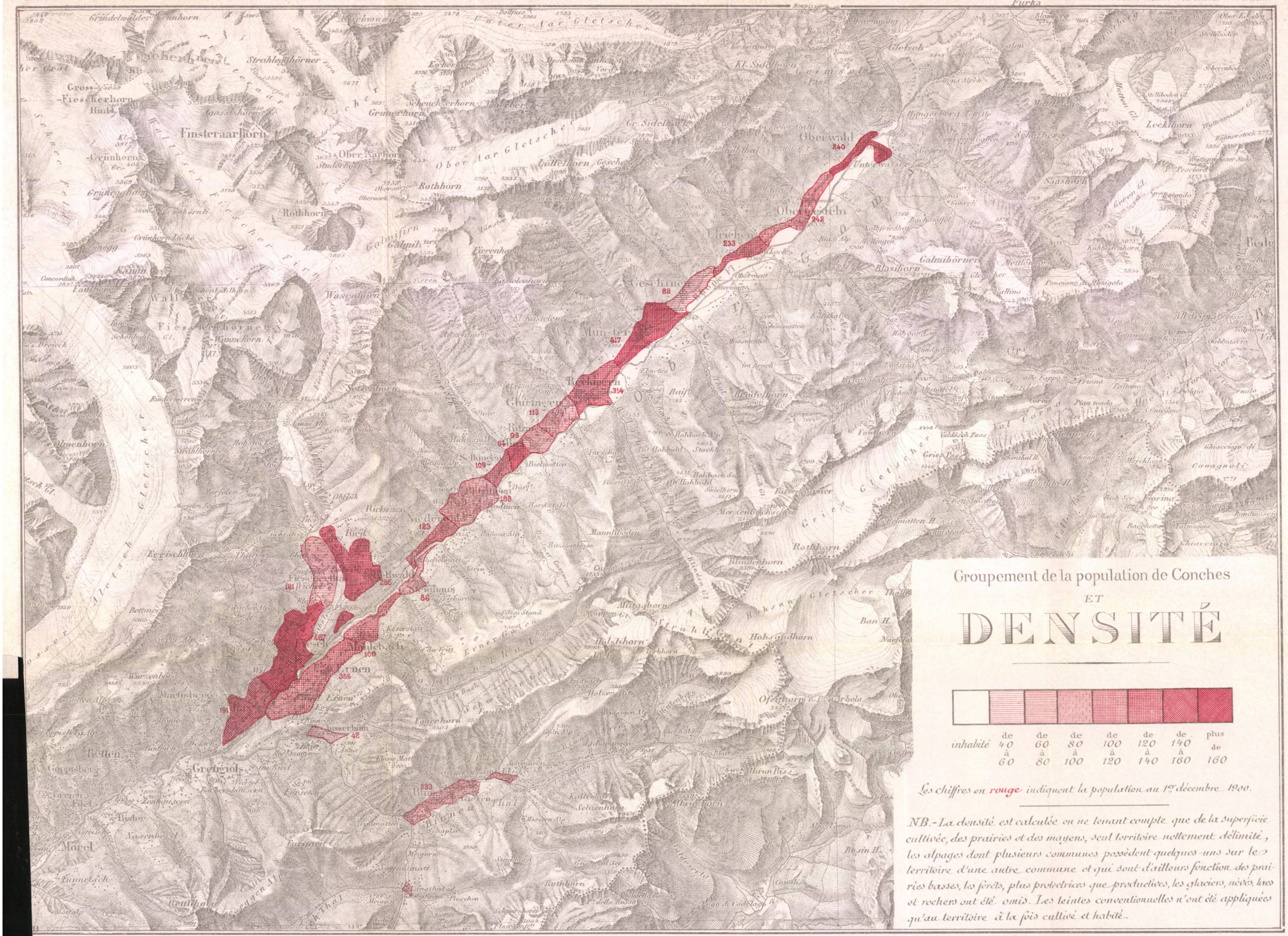
Fluctuations dans le temps.

Un jour, un village se trouve surpeuplé ; une nombreuse jeunesse a poussé, joyeuse au travail ; mais les champs sont petits, les récoltes sont médiocres, l'ouvrage fait défaut ; alors on essaime[3]. Quinze ou vingt garçons et filles,

[1] La population des 4 communes a passé de 906 hab. en 1850 à 803 en 1900.

[2] D'ailleurs inhabitée.

[3] En 1903, 9 jeunes gens et jeunes filles d'Obergestelen, quelques années auparavant une vingtaine de gens de Niederwald, etc.



Reproduction faite avec autorisation du Service topographique fédéral.

LITH. J. CHAPPUIS, LAUSANNE.

l'espoir au cœur, partent pour l'Amérique, pour St-Louis aux Etats-Unis, pour San-Francisco et los Angeles en Californie, pour la République Argentine, où d'autres Conchards les ont déjà précédés et les aideront à s'établir, à faire fortune. Il ne reste autour du clocher natal que les vieillards et les petits enfants. Plusieurs années se passent sans qu'aucun mariage ne se conclue. On n'enregistre que de rares naissances[1]. Les vieux meurent; une jeunesse nouvelle a grandi, à qui ils laissent le champ libre ; nul besoin de s'expatrier ; les ménages se forment, la population se multiplie[2]; les écoles, à peu près vides pendant une dizaine d'années, se remplissent[3]; il faudra bientôt partir de nouveau. De là les oscillations dans le nombre des habitants[4], qu'accusent les recensements successifs, tantôt pour un village, tantôt pour l'autre; de là ce mouvement de population d'une commune à une voisine pour combler le vide laissé par certaines classes d'âge. Mais là aussi une indication très nette que la densité maximum est près d'être atteinte et qu'elle ne peut être modifiée si aux ressources que procurent l'élève du bétail et l'agriculture de nouvelles ne s'ajoutent pas. Il n'y a pas de riches en Conches, ceux qui passent pour l'être, les gens de Geschenen, par exemple, ont, au départ de leurs combourgeois pour l'Amérique, acheté à bas prix leurs terres et leurs maisons ; mais la plupart de celles-ci restent inhabitées. L'aisance est générale, grâce à un travail assidu et à des mœurs très simples. Mais l'argent est rare. A part une petite gratification[5] à l'occasion des fêtes du Carna-

[1] En 1880, à Niederwald et à Gluringen, les enfants de moins de 4 ans dépassaient à peine en nombre les vieillards de 60 ans ou plus.

[2] A Selkingen, 40 % de la population en 1870 étaient mariés ; dix ans plus tard, le nombre des tout petits enfants était supérieur à celui des individus de 5 à 60 ans.

[3] Vers 1890 il n'y avait à Ulrichen qu'une quinzaine d'enfants astreints à l'école en 1904, ils étaient près de 50.

[4] D'autant plus prononcées qu'aucune commune concharde n'atteint 500 hab.

[5] 20 à 30 fr. en général.

val, le fils de famille qui assiste son père dans tous les travaux agricoles, ne reçoit rien. Il ne dispose pour se marier d'aucun capital, d'aucun fonds de terre. Avant de mourir, le père ne se dépouillera d'aucune partie de son domaine, d'aucune bête de son troupeau. C'est pourquoi les mariages sont tardifs.

Mariages.

Beaucoup de filles ne se marient pas avant 30 ans, les hommes avant 35. Tous ne se marient pas; le clergé séculier[1] et régulier, la garde du pape, sont une vocation pour plusieurs. Aussi bon nombre de familles s'éteignent-elles.

La répugnance au mariage est, dans certaines communes, surprenante. A Ausserbinn, les célibataires forment les 81 % de la population totale, quoiqu'il n'y ait presque pas d'individus en dessous de 16 ans. Mais les hommes qui y sont en majorité, craignent de se jeter dans la misère en fondant une famille. Quand cette pratique se perpétue, le village se condamne à la disparition à bref délai.

Villages mourants et villages morts.

C'est ce qu'on peut prévoir pour Ausserbinn, où 30 ans ont suffi pour réduire le chiffre des habitants de moitié (86 hab. en 1870, 42 en 1900) et pour Geschenen, où la diminution, moins rapide il est vrai, (130 hab. en 1850, 88 en 1900) est constante. Il en sera de ces localités comme de bien d'autres en Conches, qui ont perdu leur autonomie, ensuite leurs habitants, parfois même leurs maisons, et dont le nom menace de s'effacer à son tour.

Le recensement de 1870 mentionnait encore comme commune indépendante Nieder-Ernen, jadis siège des nobles de Platea et d'autres familles puissantes et riches, aujourd'hui humble hameau de 5 maisons et de 16 habitants des plus misérables, annexé à la commune d'Ernen.

---

[1] Presque tous les desservants des paroisses du district sont Conchards d'origine.

Oberegg, Wiler, z'Moos, près de Fiesch, Wyler, Gadmen, Ammern, Bodmen, près de Blitzingen, sont absorbés depuis longtemps. Il est à remarquer que plusieurs de ces villages sont mieux situés que le chef-lieu actuel de leur commune, sur un talus plus doux, reçoivent plus de soleil, ont moins à craindre des avalanches ou des inondations. Il semble qu'une concentration s'effectue maintenant au profit des localités, pourvues des meilleures voies de communication, bordant la grand'route.

Nulle part, cette sélection des sites qui s'opère d'après un seul caractère n'aura eu l'apparence d'un recul de la civilisation, autant qu'à Geren. Ce village avec son voisin Elmi, étageaient leurs bâtiments en plein midi, au flanc d'un mont appelé Sonnenberg, qui les protégeait du vent du N et des gelées printanières. A l'altitude de 1500 m., ils s'entouraient de champs de seigle, de pommes de terre, récoltaient l'herbe des riches prairies qui escaladent jusqu'à 2000 m. environ les pentes du Dällisgrat, menaient paître leurs troupeaux dans les vals voisins de Geren et de Gornerli. Mais la centaine d'habitants qu'ils abritaient, quoique soumis à une juridiction spéciale, n'eurent jamais l'autonomie complète. Bourgeois d'Oberwald ou d'Obergestelen, ils descendirent peu à peu à la plaine et ne reprennent le chemin de Geren qu'à l'époque des foins ou des moissons.

CHAPITRE VI

La vie pastorale.

A peine la neige a-t-elle fondu, à peine la première herbe a-t-elle commencé à poindre dans les prairies basses, que le Conchard chasse son bétail de l'étable où la provision